
Philippe Ariès : naissance et postérité d'un modèle interprétatif de l'enfance

Philippe Ariès: Birth and posterity of an interpretative model of childhood

Philippe Ariès: Entstehung und Nachwirkungen eines Interpretationsmodells der Kindheit

Philippe Ariès: Nacimiento y posteridad de un modelo interpretativo de la niñez

Guillaume Gros



Édition électronique

URL : <http://histoire-education.revues.org/2109>
DOI : 10.4000/histoire-education.2109
ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2010
Pagination : 49-72
ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Guillaume Gros, « Philippe Ariès : naissance et postérité d'un modèle interprétatif de l'enfance », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 125 | 2010, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://histoire-education.revues.org/2109> ; DOI : 10.4000/histoire-education.2109

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

© Tous droits réservés

Philippe Ariès : naissance et postérité d'un modèle interprétatif de l'enfance

Guillaume GROS

« Un livre a sa vie propre, il échappe vite à son auteur pour appartenir à un public qui n'est pas toujours celui que l'auteur a prévu »¹.

En 1960, en pleine guerre d'Algérie, entre deux articles contre De Gaulle et la République dans un journal monarchiste proche de l'Action française, Philippe Ariès, alors responsable d'un service de documentation à l'Institut des fruits et agrumes coloniaux, publiait chez un éditeur peu versé dans les sciences humaines, Plon, dans une quasi indifférence, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*. En 2002, dans un essai intitulé *La libération des enfants* qui se présente comme une « contribution philosophique à une histoire de l'enfance », le philosophe Alain Renaut, ne conçoit pas l'idée de s'aventurer sur ce sujet, sans situer sa démarche par rapport à la voie frayée alors par l'œuvre de Philippe Ariès : « L'emprise de ce moment fondateur fut à vrai dire si forte que, quarante ans plus tard, toute entreprise s'attachant à l'histoire de l'enfance reste, pour s'y rattacher et s'en démarquer, tenue d'y faire référence comme à *l'écrit par lequel l'enfance est devenue matière à histoire* »². Une bonne

1 Philippe Ariès, « Préface à la nouvelle édition », *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1973, p. IV.

2 Alain Renaut, *La libération des enfants*, Paris, Bayard-Calmann-Lévy, 2002, p. 42 [rééd. Hachette littérature, coll. « Pluriel », 2003]. Cf. notamment la première partie intitulée « L'histoire de l'enfance en débat ».

moitié de l'ouvrage est consacrée à réfuter les thèses de Philippe Ariès car, selon le philosophe, elles seraient à l'origine d'une thèse matricielle qui orienterait un modèle interprétatif de l'enfance tournant le dos à la modernité en niant le long processus d'émancipation de l'enfant dans le cadre de l'école depuis trois ou quatre siècles³.

I – Aux origines du modèle

1 – De *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime* à la scolarisation totale

À quoi correspond ce modèle interprétatif de l'enfance issu de *L'enfant et la vie familiale* ? Rappelons d'abord brièvement les grandes lignes de l'ouvrage.

La première grande idée, aujourd'hui d'ailleurs la plus contestée par les historiens, est que les sociétés du Moyen Âge n'avaient qu'un sentiment superficiel de l'enfance, sauf pendant ses toutes premières années. La famille du Moyen Âge n'a pas véritablement de fonction affective. L'enfant était très vite rejeté dans la société des adultes, dépeinte de manière positive, presque nostalgique, par Philippe Ariès, dans un passage de la préface à l'édition de 1973 régulièrement cité : « Les échanges affectifs et les communications sociales étaient donc assurés en dehors de la famille, par un "milieu" très dense et très chaud, composé de voisins, d'amis, de maîtres et serviteurs, d'enfants et de vieillards, de femmes et d'hommes, où l'inclination jouait sans trop de contrainte »⁴.

La deuxième idée de l'ouvrage, dont découle le modèle interprétatif, est celle d'un changement capital qui serait intervenu, à partir du XVII^e siècle, sous l'effet d'un courant de moralisation porté par l'Église et l'État : le passage d'un modèle de famille ouverte sur la société des adultes à un modèle de famille nucléaire fermé, où l'enfant devient l'objet de toutes les attentions. L'agent de la transformation de la famille est l'idée de réussite sociale qui s'incarne dans le processus d'éducation. Cette révolution s'accompagne, au sein de la famille, d'un surinvestissement affectif à l'égard des enfants, dans une société qui tend à devenir malthusienne. Les enfants, retirés de la société des adultes, où ils pénétraient au Moyen Âge *via* l'apprentissage, sont désormais confinés dans les

3 Cf. le dossier spécial du *Débat* sur la réception de cet ouvrage « Quelle libération des enfants ? », septembre-octobre 2002, n° 121, p. 139-192 avec les contributions de Marie-Claude Blais, Philippe de Lara, Georges Vigarello, Dominique Youf, Alain Renaut ainsi que le numéro spécial de la même revue intitulé « L'enfant problème », novembre-décembre 2004, n° 132.

4 P. Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, op. cit., p. III.

familles et dans l'école, ce qui retarde de plus en plus le passage à l'âge adulte. Telles sont les grandes lignes de l'ouvrage organisé en trois temps : 1) « Le sentiment de l'enfance », 2) « La vie scolaire », qui décrit le développement des écoles et de la discipline, et 3) « La famille » et sa sociabilité.

En cristallisant sur l'idée que le sentiment de l'enfance n'avait pas toujours existé sous la forme où nous le connaissons dans nos sociétés contemporaines, tout un courant de pensée dirigé contre les institutions et en particulier contre l'école, a puisé, dans *L'enfant et la vie familiale*, des arguments pour montrer qu'une partie des problèmes de la jeunesse du XX^e siècle, de son mal être, viendrait de son confinement, voire de son « enfermement » dans la famille et dans l'école, alimentant ainsi de nombreuses frustrations et révoltes chez les jeunes. Philippe Ariès lui-même, en 1970, dans un article, très souvent utilisé par les sociologues, intitulé « Les âges de la vie », contribua à forger son modèle à partir d'une lecture personnelle de la révolte de la jeunesse, laquelle, située dans un temps long, n'aurait rien d'extraordinaire, si l'on considère que la jeunesse avait déjà existé dans les sociétés anciennes en tant que classe d'âge avec ses rites d'initiation. Au Moyen Âge, l'apprentissage comme mode d'éducation tend à faire disparaître cette jeunesse qui se forme donc « par l'expérience directe de la vie, au contact incessant des adultes, aux champs, à l'atelier, à la Cour, à l'Ost ». Pour l'historien, c'est la scolarisation progressive de l'éducation qui réforme la jeunesse, créant l'adolescence – laquelle transformera la pédagogie⁵ –, en tant que classe d'âge, par son « enfermement » à l'intérieur des écoles : « Sous la double influence de la durée de la scolarisation et du sentiment des adultes, la jeunesse a été maintenue plus longtemps qu'auparavant, à partir du XIX^e siècle, dans la dépendance économique et morale de la famille »⁶. C'est par l'intermédiaire de l'école que l'enfant a découvert sa propre famille, au point d'en devenir le centre⁷. Cette focale sur le processus de scolarisation, lié au sentiment nouveau de l'enfance, explique l'optique dans laquelle l'historien rédigea, dans un volume de *l'Encyclopédie de la Pléiade*, une histoire de l'éducation en France, parue en 1972 sous le titre « Problèmes de l'éducation »⁸. Dans

5 Cf. P. Ariès, *L'enfant et la vie familiale*, op. cit., p. 297.

6 P. Ariès, « Les âges de la vie », *Essais de Mémoire (1943-1983)*, Paris, Seuil, 1993, p. 278. Article paru à l'origine, en 1970, dans la revue *Contrepoint*, puis en 1974, dans P. Ariès, Jean Baechler, Walter Z. Laqueur, *Sciences-Po : débouchés* (Brès).

7 Cf. le chapitre conclusif de la 2^e partie de *L'enfant et la vie familiale* intitulé « L'école et la durée de l'enfance » (p. 368-375).

8 Cf. P. Ariès, « Problèmes de l'éducation », dans Michel François (dir.), *La France et les Français*, Paris, Gallimard, « Encyclopédie de la Pléiade », p. 871-961.

cette synthèse d'une centaine de pages qui reprend son modèle interprétatif de l'enfance avec toute une partie intitulée « La décadence de l'apprentissage », Philippe Ariès dresse un panorama de l'histoire de l'éducation depuis la fin de l'Empire romain jusqu'aux années 1960 qui se conclut par une partie au titre explicite : « L'explosion scolaire : vers une scolarisation totale de la jeunesse ». Plutôt que de lancer les enfants dans la société des adultes, on « prit l'habitude, écrit P. Ariès, de les soumettre à une quarantaine, avant d'entrer dans la vie, on les plaça dans un monde à part qui est l'école »⁹.

S'opéra alors un rapprochement entre *L'enfant et la vie familiale* et les analyses du philosophe Michel Foucault autour de l'idée d'une modernité qui serait le lieu d'une « mise à part », d'une quarantaine des enfants. Dans sa préface de la nouvelle édition de 1973 qui constitue un essai en soi sur la version de 1960, Philippe Ariès donne du crédit à cette thèse et donc indirectement au modèle naissant : « Cette quarantaine, c'est l'école, le collège. Commence alors un long processus d'enfermement des enfants (comme des fous, des pauvres et des prostituées) qui ne cessera plus de s'étendre jusqu'à nos jours et qu'on appelle la scolarisation »¹⁰. Ce rapprochement consenti par l'intéressé oriente la réception de *L'enfant et la vie familiale* autour du modèle interprétatif de l'enfance présentant la modernité comme une entreprise d'oppression, voire d'acculturation, comme l'explique l'historien Georges Vigarello dont une partie des travaux autour du corps s'inscrit dans cette perspective¹¹ : « Philippe Ariès et Michel Foucault se rejoignaient dans la description d'une enfance moderne "opprimée" pour être mieux éduquée, dominée de part en part pour être mieux normée »¹².

2 – Les critiques des thèses de Philippe Ariès

Un modèle qui a la vie dure quand on constate, à l'unisson d'Alain Renaut, quelque peu désesparé, que les critiques des historiens n'ont jamais pu fondamentalement le remettre en cause. La première critique, d'ordre méthodologique, mit en cause l'originalité même de la démarche de l'historien dans le traitement de ses sources. Philippe Ariès, qui avait subi l'influence d'his-

9 P. Ariès, « D'hier à aujourd'hui, d'une civilisation à l'autre », dans *Couples et familles dans la société d'aujourd'hui*, Metz, Chroniques sociales de France, 1972, p. 122.

10 Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale...*, op. cit., p. III.

11 Cf. Georges Vigarello, *Le corps redressé. Histoire d'un pouvoir redressé*, Paris, A. Colin, 1979.

12 G. Vigarello, « Les paradigmes d'une histoire de l'enfance », dans *Le Débat*, op. cit., p. 155.

toriens de l'art comme Henri Focillon ou Émile Mâle, fut convaincu par son épouse, qui avait suivi une formation d'histoire de l'art, du rôle capital des images : « À partir de ce moment, le document iconographique est devenu pour moi une source favorite, source d'inspiration autant que de documentation »¹³. Ce parti pris méthodologique de privilégier l'iconographie est une caractéristique forte de *L'enfant et la vie familiale*, quand Philippe Ariès glissa d'une histoire du costume¹⁴ dont il était parti, vers une histoire de l'enfant : « L'auteur ne part pas d'un lot de documents bien circonscrits, mais fait flèche de tout bois : des textes, certes, notamment des écrits pédagogiques de toutes sortes, des correspondances, des livres de raison, mais aussi des données chiffrées fournies par les tout premiers travaux des historiens démographes [...], et surtout les sources iconographiques (tombeaux, estampes, portraits, tableaux) »¹⁵. Certains historiens reprochèrent à ce « panel » un manque de cohérence, conduisant Philippe Ariès à procéder par sondage plutôt que sur la base de séries quantitatives. Toutefois, cette critique ne remit pas en cause la vue d'ensemble de la thèse.

Concernant précisément la thèse de l'ouvrage, si l'idée de la place nouvelle prise par l'enfant et la famille dans les sociétés industrielles reste valable, celle sur l'absence de sentiment de l'enfance au Moyen Âge est largement discutée voire infirmée. Réagissant à l'une des critiques les plus substantielles dès le début des années 1970¹⁶, Philippe Ariès écrit : « comment ai-je pu soutenir que la société traditionnelle confondait les enfants et les jeunes avec les adultes, ignorant le concept de jeunesse, alors que la jeunesse tenait dans les communautés rurales et aussi urbaines un rôle permanent d'organisation des fêtes et des jeux, de contrôle des mariages et des relations sexuelles, sanctionnés par les charivaris ? »¹⁷. Tout en défendant les grandes lignes de son livre, Philippe Ariès reconnaissait qu'il aurait dû accorder une plus grande importance au Moyen Âge et à son « si riche automne »¹⁸. Toutefois, à la fin de sa vie, dans un entretien dans *L'Histoire* où il regrettait de ne pas s'être mieux informé sur le

13 P. Ariès, *Un historien du dimanche*, Paris, Seuil, 1980, p. 122.

14 P. Ariès a conservé plusieurs séries de clichés représentant des costumes et des scènes de la vie quotidienne qui ont servi pour la rédaction de *L'enfant et la vie familiale* (Archives nat., fonds Philippe Ariès).

15 François Lebrun, « Philippe Ariès » dans Véronique Sales, *Les historiens*, A. Colin, 1993, p. 200.

16 Cf. Natalie Zemon Davis, « The reason of misrule: youth groups and charivaris on sixteenth century France », *Past and Present* 50, février 1971, p. 41-75.

17 P. Ariès, « Préface à la nouvelle édition », *L'enfant et la vie familiale...*, op. cit., p. VIII.

18 *Ibid.*, p. IX.

Moyen Âge, il refusait d'accepter l'idée qu'il aurait soutenu que l'enfant ait été traité par les adultes comme s'il n'existait pas : « J'ai soutenu que l'attitude devant l'enfant avait changé quantitativement (durée de l'enfance), qualitativement [...] »¹⁹. Depuis une vingtaine d'années, les médiévistes ont renouvelé l'approche de l'enfance, tout en diversifiant leur documentation avec des travaux sur les pères, les relations entre les frères et les sœurs, sur les phénomènes de circulation des enfants (adoption), ou encore la mort de l'enfant avec le développement d'une liturgie funéraire spécifique. Toutes leurs études tendent à démontrer l'existence, non seulement de l'affection pour les plus jeunes, mais également d'un sentiment de l'enfance animé d'un vrai souci éducatif²⁰.

Le manque d'échos de ces critiques, en dehors de la communauté historique, tient dans une large mesure au contexte culturel des années 1960 et 1970 dans lequel ont été diffusées les thèses de *L'enfant et la vie familiale*, alors que la question de l'enfance s'impose dans le débat culturel, bien au-delà des revues savantes. L'édition de 1973 a fait l'objet de plus de cinquante comptes rendus²¹ dans la presse quotidienne, magazine, littéraire et même féminine, dans des revues comme *Elle* et *Marie Claire*. Dans une période de démocratisation des sciences humaines, la réédition du livre de Philippe Ariès au Seuil, dans la collection « L'Univers historique » dirigée par Jacques Julliard et Michel Winock, touche un public élargi qu'attestent les tirages. En 1987, plus de 18 280 exemplaires ont été vendus tandis que la version abrégée en poche atteint déjà les 130 000 exemplaires en 1989, sans compter les nombreuses traductions qui s'accroissent depuis la mort de P. Ariès. Exemple de vulgarisation réussie, *L'enfant et la vie familiale* s'est imposé paradoxalement, malgré les historiens, par l'intermédiaire des philosophes, des sociologues ainsi que des psychologues, des pédiatres, des spécialistes des sciences de l'éducation ou encore des acteurs sociaux dont on verra plus loin l'extrême diversité. Les usages des thèses issues de *L'enfant et la vie familiale* sont multiples et poly-

19 P. Ariès, « L'enfant à travers les siècles », entretien avec M. Winock (*L'Histoire*, n° 19, janv. 1980) repris sous le titre « Philippe Ariès le pionnier », *Les Collections de L'Histoire*, n° 32, 2006, juillet-septembre, p. 31.

20 La bibliographie étant immense nous renvoyons à un numéro spécial de la revue *Histoire de l'éducation*, n° 50, mai 1991. Cf. aussi la mise au point de Didier Lett, (auteur, en 1997, de *L'Enfant des miracles. Enfance et société au Moyen Âge, XII-XIIIe siècle*) sur le livre d'Ariès, « Des curiosités nouvelles », *L'Histoire*, n° spécial, « L'enfant et la famille », juillet-septembre 2006, n° 32, p. 30.

21 Cf. la bibliographie de la réception de *L'enfant et la vie familiale*, dans Guillaume Gros, *Philippe Ariès (1914-1984), Un traditionaliste non-conformiste de l'Action française à l'École des hautes études en sciences sociales*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2008, p. 311-312.

morphes car cette synthèse d'histoire moderne a souvent été lue comme un essai donnant des clés pour analyser l'histoire immédiate, comme ce fut le cas, dès le début des années 1960, aux États-Unis qui ont véritablement servi de rampe de lancement à l'historien encore marginal.

3 – La reconnaissance aux États-Unis

Bien avant l'article de Jean-Louis Flandrin dans les *Annales*²² en 1964 qui marque enfin un début de reconnaissance des historiens professionnels pour l'« historien du dimanche » qu'est alors Philippe Ariès, l'ouvrage connaît un succès immédiat Outre Atlantique, dès sa traduction en 1962, sous le titre *Centuries of Childhood*²³. Outre la nouveauté des thèses d'Ariès, les historiens américains apprécient l'originalité de sa méthode. Ainsi, si Peter Gay, professeur d'histoire à l'université de Columbia, déplore la rapidité des conclusions un peu trop courtes pour être convaincantes, il n'hésite pas au final à faire de Philippe Ariès un disciple actif et brillant de Lucien Febvre et Marc Bloch : « Nous sommes redevables à *Centuries of Childhood*, pas seulement de nous offrir une brillante histoire de l'enfance, mais aussi d'attirer notre attention sur la meilleure histoire qui s'écrit aujourd'hui »²⁴. Philippe Ariès, alors marginal en France à ce moment-là, du point de vue de l'Université, acquiert une notoriété rapide parmi les historiens américains, y compris les plus critiques, louant le pionnier qui ouvrit de nouveaux chantiers historiques²⁵ : « Peu de livres ont exercé une aussi grande influence sur les historiens anglais et américains que celui de Philippe Ariès *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime* [...] »²⁶. Si la plupart des discussions autour des problématiques dégagées par son oeuvre sont publiées au début des années 1970, donc bien avant la réédition de *L'enfant et la vie familiale* au Seuil, certains historiens américains s'inter-

22 Cf. Jean-Louis Flandrin, « Enfance et société », *Annales ESC* 19, 1964, p. 322-329 ainsi que, dans ce même numéro des *Annales*, celui d'Alain Besançon, « Histoire et psychanalyse » (p. 242).

23 P. Ariès, *Centuries of Childhood: A social History of Family Life*, (Robert Baldick, trad.), Londres et New-York, Knopf, 1962, 447 p.

24 Peter Gay, « Annals of Childhood », *Saturday Review*, 23 March 1963, p. 74.

25 Cf. Irene Q. Brown, « Philippe Ariès on Education and Society in Seventeenth and Eighteenth-Century France », *History of Education Quarterly* 7, 1967, p. 357-358 ; Nathalie Zemon Davis, « The Reasons of Misrule : Youth Groups and Charivaris in Sixteenth-Century France », *Past and Present* 50, février 1971, p. 41-75.

26 Adrian Wilson, « Infancy of the history of childhood : an appraisal of Philippe Ariès », *History and Theory*, 19, 1980, p. 132.

rogèrent plus tard sur la vision nostalgique du passé²⁷ véhiculée dans *L'enfant et la vie familiale*. Dans le même temps, comme se plaît à le rappeler Philippe Ariès, l'ouvrage est porté par des sociologues, des psychologues, « devenus souvent à des degrés divers des champions de la contestation »²⁸. Si bien que le livre contribua à fournir des arguments à ceux qui souhaitaient démythifier la famille nucléaire, « non plus seulement havre, mais ghetto »²⁹, dans laquelle certains sociologues voyaient l'incarnation de la réussite américaine. C'est à partir de la fin des années 1960 et au début des années 1970, que son œuvre est également utilisée par les représentants de certains mouvements contestataires, comme la féministe Shulamith Firestone, par exemple, dans son ouvrage intitulé *The Dialectic of Sex. The Case for Feminist Revolution* (Londres, 1971).

II – Comment l'idée de l'enfant vint à Ariès ?

1 – Du modèle malthusien à la tyrannie du sentiment familial

C'est par la démographie que Philippe Ariès est venu à la famille puis à l'enfance comme il l'affirme d'ailleurs, de manière très programmatique, dans l'introduction, jamais rééditée, de la première édition de *L'enfant et la vie familiale*, chez Plon, en 1960 : « Ce livre sur la famille d'Ancien Régime n'est pas l'œuvre d'un spécialiste de cette époque, mais d'un historien démographe »³⁰. Il convient donc de retracer l'histoire de cet ouvrage en remontant aux « sous-bassements », bien en amont de la réédition de 1973, voire de la première version de 1960, quand Philippe Ariès découvre l'importance de la révolution démographique du XIX^e siècle.

L'idée de l'enfant ne s'est imposée qu'au terme d'un cheminement politique et intellectuel très personnel, en dehors de toute structure universitaire. Celui qui s'est défini lui-même comme un « historien du dimanche »³¹, était entré en 1943 à l'Institut des fruits et agrumes coloniaux (IFAC), où il fit une brillante carrière professionnelle, jusqu'en 1978, dans la documentation, y dévelop-

27 Cf. Patrick H. Hutton, *Philippe Ariès and the Politics of French Cultural History*, University of Massachusetts Press, 2004, p. 97-104: « Debate about Centuries of Childhood ».

28 P. Ariès, *Un Historien du dimanche*, op. cit., p. 138.

29 *Ibid.*, p. 138.

30 P. Ariès, « Préface à la nouvelle édition », dans *L'enfant et la vie familiale*, op. cit., p. I.

31 Cf. P. Ariès, *Un historien du dimanche*, op. cit.

pant, en pionnier, les techniques de l'indexation à partir de l'informatique³². Cependant, depuis son enfance, Philippe Ariès avait le goût voire la passion de l'histoire de France, une histoire très politique et polémique, puisqu'il raconte avoir quasiment appris à lire dans le quotidien monarchiste *l'Action française* de Charles Maurras avant de militer aux Étudiants d'Action française à la fin des années trente. Après des études d'histoire à la Sorbonne, où il obtient un diplôme d'études supérieures en 1938, et un deuxième échec à l'agrégation d'histoire en 1941, Philippe Ariès n'abandonne pas pour autant Clio. Au contraire, sa volonté de prendre une certaine distance avec le militantisme, tout en restant fidèle à sa culture traditionaliste le pousse vers la démographie. Après avoir été sensible au discours d'un courant populationniste, très en vogue sous Vichy, qui rend en partie responsable de la Défaite le phénomène de dénatalité observée en France depuis le début des années vingt – on prédisait alors le déclin de la famille –, Philippe Ariès découvre très vite, derrière les chiffres, d'autres réalités : les conduites secrètes devant la vie, autrement dit les incidences culturelles de la démographie et des pratiques contraceptives en particulier. Dépassant son hypothèse politique de départ, de manière très artisanale, sans l'aide d'aucun centre de recherche, l'historien amateur rédige entre 1943 et 1945 son *Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie*, publiée seulement en 1948 (Self). La démographie *via* la famille puis l'enfant, révèle à P. Ariès ce qu'il nomme « une histoire structurelle », appelée plus tard, « histoire des mentalités » ou des sensibilités³³.

Dans ce livre décisif pour comprendre l'œuvre à venir, qui s'organise autour des thèmes suivants : les attitudes devant la vie (enfance, contraception), devant la mort (médecine), devant la ville (relations villes-campagnes, exode rural), les principales conclusions serviront de terreau et de point de départ à *L'enfant et la vie familiale* : « Au cours des deux derniers siècles, dans le silence de l'Histoire, s'est accomplie une des plus profondes révolutions que l'humanité ait subies : la révolution de la vie et de la mort »³⁴. Cette grande révolution silencieuse est une révolution démographique qui se caractérise, à partir du XVIII^e siècle par le passage d'un modèle prolifique (la famille d'Ancien

32 Cf. Jacques Chaumier, « Philippe Ariès, documentaliste, historien et humaniste », dans *Documentaliste*, 1996, vol. 33, n° 4-5, p. 255-256.

33 Cf. Guillaume Gros, « Philippe Ariès, entre traditionalisme et mentalités. Itinéraire d'un précurseur », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 90, avril-juin 2006, p. 121-140.

34 P. Ariès, *Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie*, Paris, Seuil, 1971, coll. « Point histoire », p. 399 (version abrégée de l'édition de 1948, publiée par Self).

Régime) à un modèle malthusien (la famille bourgeoise) grâce à la diffusion des pratiques contraceptives³⁵. Philippe Ariès juge capitale l'action de l'homme en vue de contrôler les effets procréateurs de sa propre sexualité. L'irruption du monde des techniques avec la révolution industrielle a fini par déteindre sur les attitudes face à la vie : « Jadis le souci humain tendait à maintenir l'ordre du monde, sans tenter d'intervenir pour le modifier. L'homme moderne, au contraire, croit à sa mission de pénétrer ce monde et de le diriger à son profit »³⁶. La cause du passage d'une natalité naturelle à une natalité contrôlée s'explique par le développement de l'affectivité à l'intérieur de la famille, de plus en plus centrée sur l'enfant : « La grande révolution démographique du XIX^e siècle apparaît liée à la modification d'un état de conscience : l'idée que l'on se fait de la famille et de l'enfant dans la famille »³⁷. Il ne reviendra jamais sur cette hypothèse : la nécessité d'assurer une éducation et surtout une promotion pour l'enfant change les attitudes devant la vie et est à l'origine de la famille malthusienne. Dès l'*Histoire des populations françaises*, dans la partie intitulée « L'enfant dans la famille », il n'hésitait pas à formuler, de manière presque provocante, ce qui devait devenir la thèse principale de *L'enfant et la vie familiale* : « L'enfant, ignoré au XVII^e siècle, découvert au XVIII^e devient bientôt tyrannique au XIX^e »³⁸. L'hypothèse de la montée en puissance de l'affectivité dans la famille et une étude fine de la réalité sociologique des années cinquante, dans un numéro des cahiers³⁹ de l'Institut national des études démographiques (INED), lui permettent de s'inscrire en faux contre les théories déclinistes inspirées par les traditionalistes comme Louis de Bonald ou Frédéric Le Play⁴⁰ qui, paradoxalement étaient à l'origine de son travail : « On a cru longtemps que la famille constituait le fondement ancien de notre société, et que, depuis le XVIII^e siècle, les progrès de l'individualisme libéral l'avaient disloquée et affaiblie. Son histoire aux XIX^e et XX^e siècles serait celle d'une décadence : la fréquence des divorces, l'affaiblissement de l'autorité maritale

35 Cf. P. Ariès, « Sur les origines de la contraception en France », dans *Population*, juillet-septembre 1953 (p. 465-472) et la présentation de l'article par Alfred Sauvy. *Population* est une revue publiée par l'INED.

36 P. Ariès, *Histoire des populations françaises...*, op. cit., p. 402-403.

37 *Ibid.*, p. 343.

38 *Ibid.*, p. 326.

39 Cf. Philippe Ariès, « Le XIX^e siècle et la révolution des mœurs », p. 111-118 et « Familles du demi-siècle », p. 162-170 dans Robert Prigent, *Renouveau des idées sur la famille*, INED, PUF, 1954.

40 Cf. Philippe Ariès, « À propos des semaines sociales de Bordeaux. Remarques sur la conception traditionaliste de la famille », *Nation française*, 7 août 1957.

et paternelle, seraient autant de signes de son déclin »⁴¹. À l'opposé, l'historien décèle un renouveau de la famille qui se traduit par l'intensité des relations dans le couple autour de l'enfant. *L'enfant et la vie familiale* est l'histoire de l'émergence de ce sentiment nouveau pour l'enfant.

2 – L'enfant : un choix existentiel

Si, dès l'après-guerre, Philippe Ariès avait donc déjà formulé les principales intuitions et hypothèses de son futur livre sur l'enfant, il s'écoule une dizaine d'années avant qu'il n'en débute la rédaction, vers 1956. Le temps de transformer l'enfant en objet d'historiographie, à partir d'une analyse de son vécu personnel qui touche au plus intime de sa relation avec sa propre famille.

En 1946, Philippe Ariès entreprend de rédiger les premières lignes de ce qui allait devenir *Le temps de l'histoire* (Éd. du Rocher, 1954). Essai d'historiographie et d'épistémologie à la fois, ce livre est d'abord pour l'essentiel un texte autobiographique comme l'annonce le premier chapitre intitulé « Un enfant découvre l'histoire », dans lequel il s'efforce de comprendre comment l'accélération de l'histoire, à partir de 1940, l'arrache à la quiétude et à la douceur d'une famille, laquelle est présentée comme une « oasis très fermée aux soucis du dehors »⁴². Il y décrit, souvent avec émotion, la force du sentiment familial, voire la tyrannie de ce sentiment, dans une famille royaliste pétrie de traditions dont il a profondément aimé la sociabilité et le folklore au point, on l'a dit, de militer à l'Action française. La force de ce sentiment familial et probablement, de manière plus ou moins consciente, la volonté de prendre ses distances avec lui (et avec le militantisme), sont aussi à l'origine de son questionnement d'historien sur l'enfant, comme il le rappelle, en 1980 : « Ainsi ai-je été amené à me demander si le sentiment familial qui me baignait [...], était ancien, quand il avait commencé »⁴³. Autrement dit, l'enfant dans les temps plus lointains a-t-il toujours connu la même pression familiale ? L'interrogation historique de Philippe Ariès est d'abord existentielle. Analysant, dans *Le temps de l'histoire*, les attitudes de l'homme devant l'histoire, il relie celles-ci à son expérience personnelle et pointe ce temps nouveau de l'adolescence, prolongement naturel de

41 Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Plon, 1960, p. II.

42 Philippe Ariès, *Le temps de l'histoire*, Seuil, 1986, p. 33 (1954 pour la 1^{re} éd.). Dans tous ses textes à caractère autobiographique, P. Ariès accorde une place importante à l'enfance dans sa vocation d'historien.

43 Philippe Ariès, « Une nouvelle éducation du regard », *Le Magazine littéraire*, septembre 1980, n° 164, p. 17.

la famille moderne : « On ne passe pas directement d'une expérience fraîche et immédiate, celle de l'enfant, à une conscience plus organisée, celle de l'homme. Il nous faut subir l'épreuve d'une transition qui, pour beaucoup, n'est pas une transition, mais un blocage : l'épreuve de l'adolescence »⁴⁴. Si Philippe Ariès n'a jamais présenté dans ses textes autobiographiques son adolescence comme « un blocage »⁴⁵, il évoque pourtant à plusieurs reprises les contraintes d'une éducation dans un collège jésuite, le jeune homme turbulent qu'il fut et les mesures disciplinaires prises par l'autorité paternelle jusqu'à l'éloignement du domicile familiale. Tout en s'éloignant d'un rapport à l'histoire trop politique et mécanique qui fut le temps de sa jeunesse, Philippe Ariès, à partir de son autoanalyse dans *Le temps de l'histoire*, transfère sur l'enfant, sa curiosité d'historien à la recherche d'un âge d'or et, ne pourrait-on pas dire, d'un autre modèle de l'enfance et de la famille « plus dense et plus chaud », pour reprendre les termes de la préface de 1973.

Cette volonté de trouver autre chose que ce qu'il avait vécu, le conduisit sans doute à exagérer ce que Georges Vigarello appelle « une chaleur sociale perdue, une liberté et une intégration accordées à l'enfance dans le vieux monde médiéval »⁴⁶. Cependant, en forçant les traits de cette famille ancienne, l'historien parvient d'autant mieux à montrer que la famille et l'enfance ne sont pas immuables et que ce n'est pas tant la structure de la famille qui change — laquelle fut toujours nucléaire — que l'intensité et la qualité du sentiment familial autour de l'enfant. Autant de pistes nouvelles alors pour l'historiographie qui furent utilisées par les autres disciplines des sciences humaines, à commencer par la psychologie.

III - Les sciences humaines s'emparent du modèle

1 - De la psychologie à la psycho-histoire

Si la psychologie de l'enfant se développe dès l'instauration de l'école obligatoire, durant près d'un siècle, cette discipline est fortement influencée par l'héritage évolutionniste dont l'objectif est l'étude de la croissance mentale

44 Philippe Ariès, *Le temps de l'histoire*, op. cit., p. 44.

45 Signalons un texte inédit de jeunesse de Philippe Ariès consacré à Musset dans lequel, derrière une critique convenue du romantisme, on peut lire la description des signes de l'adolescence : P. Ariès « L'amour et l'amour propre dans la confession d'un enfant du siècle », 1938, texte reproduit dans l'annexe de la thèse de Guillaume Gros, *Philippe Ariès (1914-1984)*, op. cit., p. 642-681.

46 Georges Vigarello, « Les paradigmes d'une histoire de l'enfance », op. cit., p. 135.

de l'enfant perçue comme indissociable de la croissance physique. Mais, au cours des années 1950, tout un courant rénovateur de la psychologie moderne s'efforce de remettre en cause cette optique développementale qui aboutirait à ne penser l'enfant qu'en fonction de l'adulte qu'il est amené à devenir, afin de pouvoir rendre compte du fonctionnement propre de l'enfant. Si bien qu'en montrant que l'enfant est une construction récente, intimement associée au processus éducatif, *L'enfant et la vie familiale* constitue un « choc » pour les théoriciens de l'enfance, comme s'applique à le démontrer Jean-Claude Quentel, psychologue clinicien, dans un ouvrage récent abordant la question de l'enfant à partir d'une perspective clinique : « L'ouvrage d'Ariès, c'était en fait la révélation tonitruante, dans un monde ayant fait de l'enfant un objet scientifique, que précisément l'enfant n'avait pas toujours été l'enfant que nous connaissons aujourd'hui »⁴⁷. Prenant appui, dans son premier chapitre intitulé « Le fétichisme de l'enfant », sur les analyses d'Ariès, Jean-Claude Quentel insiste sur la rupture épistémologique et anthropologique que constitue le livre d'Ariès, qui permet de remettre en cause l'adultocentrisme et de relativiser tout un discours de la psychologie de l'enfant qui postulait l'existence en soi d'une nature enfantine.

Si le livre de Philippe Ariès profite de l'engouement du grand public pour la psychologie de l'enfant, il est également porté par la vulgarisation, après 1945, des théories de la psychanalyse, grâce, en France, à ces deux figures majeures que sont Jenny Aubry et François Dolto, toutes deux pédiatres. Certes, Philippe Ariès se montre plutôt méfiant vis-à-vis de la psychanalyse, sceptique à l'idée que l'on puisse appliquer à l'histoire des sociétés préindustrielles, les catégories définies par Freud et ses successeurs. Toutefois, il finit — après la réédition de son livre sur l'enfant au Seuil — par rencontrer Françoise Dolto qui venait de conquérir le grand public avec *Le cas Dominique*. La discussion, sur « France-Culture », entre l'historien et la psychanalyste révéla deux démarches très complémentaires dans la façon de considérer que l'hyper affectivité de la famille et la scolarisation freinent voire bloquent le développement de l'enfant⁴⁸. Si bien que dans son célèbre ouvrage *La cause des enfants* (1985), Dolto utilise

47 Jean-Claude Quentel, *L'enfant, problèmes de genèse et d'histoire*, De Boeck Université, 1997, p. 33.

48 Cf. l'émission « Macroscopie » entre septembre et octobre 1977. Rediffusés sur « France Culture », en novembre 2005 à l'occasion de la parution d'une partie de la correspondance de la psychanalyste chez Gallimard, ces entretiens sont disponibles sur plusieurs sites dont « Bibliopsy » l'une des plus grande banque de données francophone de la « Toile » au sujet du psychisme.

l'analyse historique de Philippe Ariès afin d'étudier « les origines des échecs et les sources des erreurs qui aliènent les relations entre adultes et enfants depuis des siècles »⁴⁹. En montrant qu'historiquement l'enfant n'a pas toujours été surdéterminé par son cadre familial et par le souci éducatif⁵⁰, Philippe Ariès permet à Françoise Dolto de « se replacer dans la véritable perspective de l'être en devenir dégagée du prisme parental et de l'optique déformante des manuels et traités dits pédagogiques »⁵¹. En revanche, aux Etats-Unis, sous l'impulsion de Lloyd De Mause et de l'école dite psycho-historique qui vise à utiliser la psychanalyse au service de la compréhension du passé, les thèses d'Ariès ont été récusées⁵². L'auteur de *L'enfant et la vie familiale*, qui suivait de près les travaux de cette école tout en conservant ses distances à leur égard, constatait que l'évolution qu'il avait observée (longue indifférence à l'égard de l'enfant puis naissance de l'affectivité à partir du XVIII^e siècle) « se trouvait écartée et remplacée par la permanence millénaire d'une haine de l'enfance (ou d'une intolérance), associée à son exploitation »⁵³. De façon beaucoup moins manichéenne, le philosophe Ian Hacking, tout en ne négligeant pas l'apport de la psycho-histoire, a notamment démontré que la question de la maltraitance qui émerge dans les années 1960 est une entrée pertinente pour étudier le problème des violences sexuelles faites aux enfants via la mémoire des troubles psychologiques. Si, dans son ouvrage *L'âme réécrite, étude sur la personnalité multiple et les sciences de la mémoire*, Ian Hacking estime que nos sociétés ont toujours été confrontées aux abus d'enfants, il refuse toutefois, sous l'influence de la thèse d'Ariès, d'étendre son affirmation à des périodes trop anciennes de la culture européenne, « car l'idée d'abus sur enfant présuppose celle d'enfant »⁵⁴ : « La notion d'enfant n'existait pas en tant que telle, et encore moins

49 Françoise Dolto, *La cause des enfants*, Pocket, 2005, p. 9 (1^{re} éd., R. Laffont, 1985).

50 Cf. aussi Xavier Renders, *Le jeu à la demande. Une histoire de la psychanalyse d'enfant*, De Boeck Université, 1996, 352 p. Utilise le modèle d'Ariès sur l'enfant dans sa 1^{re} partie intitulée « Écllosion du « souci éducatif ».

51 Françoise Dolto, *La cause des enfants*, op. cit., p. 10.

52 Cf. Lloyd De Mause, *The History of Childhood. The Untold Story of Child Abuse*, New York, Psychohistory Press, 1974. Du même auteur, voir le chapitre « L'évolution de l'enfance », dans *Les fondations de la psycho histoire*, Paris, PUF, 1986, p. 41-44.

53 P. Ariès, « L'enfant : la fin d'un règne », *Autrement*, 1975, p. 170.

54 Ian Hacking, *L'âme réécrite, étude sur la personnalité multiple et les sciences de la mémoire*, Éd. Les Empêcheurs de penser en rond/Le Seuil, 1998 (1^{re} éd., Princeton University Press, 1995), p. 92.

l'idée d'abus. On ne pouvait pas faire de tort aux humains de ce groupe d'âge, car le concept de tort aujourd'hui en vigueur n'existait pas à l'époque »⁵⁵.

2 – Pédiatrie et psychiatrie de l'enfant

La psychanalyse influence, au cours des années 1960 et 1970, une jeune discipline, la pédiatrie, qui a émergé, après la Première Guerre mondiale, avec la création d'une école de puériculture puis s'est affirmée, en 1945, grâce à l'action du professeur Robert Debré (1882-1978), promoteur du premier service de pédiatrie. Le rôle nouveau de l'enfant dans la famille, la place des mères dans l'éducation des enfants, sont autant de thèmes, comme le rappelle le pédiatre Aldo Naouri qui, en 1992, dans une mise au point intitulée « Le pédiatre et l'historien », dans *L'Histoire*, juge le modèle d'Ariès toujours opérationnel pour comprendre le surinvestissement affectif, « cette forme d'idéologie de l'attachement telle que l'a énoncée notre époque »⁵⁶. La psychiatrie de l'enfant profite alors aussi pleinement de la dynamique créée par la psychanalyse et toute une génération s'élève contre l'enfermement asilaire et une pratique psychiatrique répressive expérimentant de nouvelles pratiques de soins. À l'intérieur de ce courant, on mentionnera la contribution de Roger Gentis⁵⁷, diffuseur de la psychothérapie institutionnelle, qui contribua à faire connaître dans ce domaine les thèses de *L'enfant et la vie familiale*, en publiant notamment deux compte rendus, l'un dans la revue *Vie sociale et traitement* (juin 1974) et l'autre dans *Vers l'Éducation nouvelle* (juillet-août 1974), toutes les deux adossées au CEMÉA (Centre d'entraînement aux méthodes d'éducation active), mouvement d'éducation populaire. Roger Gentis insiste notamment sur la mise à l'écart des enfants qui constitue à ses yeux « un véritable "enfermement" de masse dans des institutions éducatives spécialisées, phénomène qui, selon lui, n'est pas sans rappeler le "grand renfermement" des fous et autres marginaux que dépeint Michel Foucault »⁵⁸.

55 *Ibid.*, p. 377.

56 Aldo Naouri, « Le pédiatre et l'historien », *L'Histoire*, février 1992, n° 152, p. 13. Auteur prolifique, A. Naouri a notamment publié *Une place pour le père*, Paris, Seuil, 1985 et *Parier sur l'enfant*, Paris, Seuil, 1988.

57 Cf. Patrick Faugeras, *Rencontre avec Roger Gentis, Un psychiatre dans le siècle*, Éd. Erès, 2005, 222 p.

58 Roger Gentis, « L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime », *Vers l'Éducation nouvelle*, juillet-août 1974, p. 62.

IV – Mai 1968 conforte le modèle de Philippe Ariès

1 – Contre la famille et l'école

Roger Gentis est représentatif de tout un courant de la réception de *L'enfant et la vie familiale* dans la presse, qui se focalise sur la critique de la famille et de l'institution scolaire. Dans les *Nouvelles Littéraires*⁵⁹, Claude Mettra intitule son article « L'invention de l'Enfance » et associe le livre de Philippe Ariès à *Une société sans école* d'Ivan Illich et à *Mort de la famille* (Seuil, 1972) de David Cooper⁶⁰ qui ont chacun, selon leur démarche, « marqué symboliquement la mise en cause de ce qu'on tient généralement comme la cellule-mère de notre communauté, la famille et de ce qui donne à la matrice familiale sa justification originelle, l'éducation »⁶¹. Dans ce même numéro des *Nouvelles Littéraires*, Gilles Anquetil⁶², dans un article intitulé « Le mythe de l'enfance » où il insiste sur l'idée que l'enfant est confiné dans un espace très restreint, sous l'influence croissante de la volonté éducative, cite aussi Ivan Illich, ainsi que l'ouvrage de Maud Mannoni, *Éducation impossible*⁶³, qui montre, dans une perspective psychanalytique, comment la vision pédagogique que la société a de l'enfant en fait une victime de l'institution : « Nous assistons bien dans le discours de la pédagogie à une annulation très subtile de l'enfant, aboutissant à la répression de sa propre sexualité »⁶⁴. L'auteur de l'article utilise *L'enfant et la vie familiale*, dont il compare la démarche à celle de Michel Foucault, pour montrer que les discours qui sont alors tenus autour de l'enfance aboutissent à consolider ce qu'il appelle une « logique ségrégative » : « L'espace familial et l'espace scolaire sont devenus les deux uniques pôles entre lesquels l'enfant navigue, chacun de ces espaces dictant ses règles et ses interdits »⁶⁵. La conséquence de ce confinement de l'enfant par le « réseau institutionnel » aboutirait à brider sa

59 Claude Mettra, « L'invention de l'enfance », dans le cadre d'un dossier « Questions à l'enfance », *Les Nouvelles Littéraires*, 24 décembre 1973, p. 11.

60 Rééd., dans la coll. « Points essais », domaine psychologie et psychanalyse (1985).

61 Claude Mettra, « L'invention de l'enfance », *op. cit.*, p. 11.

62 Gilles Anquetil, « Le mythe de l'enfance », *Les Nouvelles Littéraires*, décembre 1973, p. 12.

63 Maud Mannoni avec la collaboration de Robert Lefort et de Simone Benhaïm, *Éducation impossible*, Seuil, 1973.

64 Gilles Anquetil, « Le mythe de l'enfance », *op. cit.*

65 *Ibid.*

liberté sexuelle, comme le rappelle Gilles Anquetil s'appuyant sur l'ouvrage de Wilhem Reich, *La révolution sexuelle* (1969).

Le contexte de remise en cause de l'institution scolaire favorise, en effet, après cinquante ans de relative éclipse, un renouveau marqué de l'histoire ou de la sociologie de l'éducation. Dans la postface de *l'Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France*, Guy Caplat et Pierre Caspard insistent sur ce tournant historiographique lié à la pression sociale et politique provoqué « par quelques œuvres marquantes, parmi lesquelles celles d'Illich et de Foucault »⁶⁶. Ces deux penseurs revendiquent, tous les deux, une dette originelle envers *L'enfant et la vie familiale*.

2 – La dynamique Foucault/Illich

Michel Foucault a toujours eu une profonde reconnaissance envers Philippe Ariès, comme en témoigne l'hommage qu'il lui rend à sa mort en 1984⁶⁷. C'est l'historien qui, en effet, prend le risque d'éditer, en 1961, dans la collection fondée par René Grousset « Civilisations d'hier et d'aujourd'hui »⁶⁸, qu'il dirige alors chez Plon et où Philippe Ariès avait publié, un an plus tôt, *L'enfant et la vie familiale*, la thèse du philosophe sous le titre *Folie et déraison : histoire de la folie à l'âge classique*. Pour Alain Renault, dans le contexte des trente glorieuses et du culte du progrès, ce qui rassemble le « conservateur » et le « symbole du gauchisme intellectuel » est une défiance forte à l'égard « des promesses émancipatrices de la modernité ». Tous les deux, avec des points de départ différents, insistent « sur les rituels éducatifs de rudesse, sinon de brutalité », pour reprendre les termes de Georges Vigarello⁶⁹. À la suite de ses travaux sur l'histoire de la folie, Michel Foucault analyse dans *Surveiller et punir* les techniques modernes d'assujettissement entre la fin du XVIII^e siècle et le XIX^e siècle, comme un processus de rationalisation puis d'enfermement par le biais d'un pouvoir disciplinaire qui s'applique aux corps comme aux esprits via différentes techniques de surveillance. Dans le premier chapitre, « Les corps dociles », de la troisième partie intitulée « Discipline », Michel Foucault explique que celle-

66 Guy Caplat et Pierre Caspard, « Postface », in Louis-Henri Parias (dir.), *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France*, t. IV, « L'école et la famille dans une société en mutation 1930-1980 », Nouvelle librairie de France, 1982.

67 Cf. Michel Foucault, « Le souci de la vérité », *Le Nouvel Observateur*, 17 février 1984, p. 74-75.

68 Cette collection fusionna, à la fin des années soixante, avec celle de Robert Mandrou « Civilisations et mentalités ».

69 Georges Vigarello, « Les paradigmes d'une histoire de l'enfance », *op. cit.*, p. 155.

ci exige parfois la clôture : « Il y a eu le grand “renfermement” des vagabonds et des misérables ; il y en a d’autres plus discrets, mais insidieux et efficaces. Collèges : le modèle du couvent peu à peu s’impose ; l’internat apparaît comme le régime d’éducation sinon le plus fréquent, du moins le plus parfait ; il devient obligatoire à Louis-le-Grand quand, après le départ des Jésuites, on en fait un collège modèle »⁷⁰. Ce passage, qui montre de manière très explicite comment Michel Foucault élargit sa thèse à l’éducation, s’appuie sur le chapitre de *L’enfant et la vie familiale* (version Plon de 1960, p. 308-313) intitulé « De l’externat à l’internat », consacré aux progrès de la discipline. Établissant une corrélation entre le corps et le geste dans le contrôle disciplinaire, Michel Foucault poursuit sa démonstration dans le chapitre suivant, « Les moyens de bon dressement ». On retrouve dans l’ouvrage d’Ariès des développements très proches. Dans la deuxième partie de *L’enfant et la vie familiale*, intitulée « La vie scolastique », l’historien s’attache notamment à montrer comment le collège, cette « institution nouvelle », tout en isolant l’enfant de la société des adultes et en exerçant un contrôle de sa vie privée, favorise « Les progrès de la discipline » à l’origine d’un système disciplinaire de plus en plus rigoureux qu’il caractérise ainsi : « [...] la surveillance constante — la délation érigée en principe de gouvernement et en institution — l’application étendue des punitions corporelles »⁷¹. Ainsi, et c’est l’une des dimensions fortes de son modèle, Philippe Ariès tend-il à opposer cet univers hiérarchisé, normalisateur et humiliant à celui, plus souple et anarchique, du Moyen Âge où les enfants de tous les âges côtoyaient l’adulte dans un local qui n’était pas un lieu clôturé.

Les thèses de *L’enfant et la vie familiale* ont fortement influencé Ivan Illich (1926-2002) qui n’hésite pas à déclarer dans ses entretiens avec David Cayley, en 1991, qu’il n’aurait pu écrire *Une société sans école* (1971) s’il n’avait pas lu l’œuvre d’Ariès⁷², lequel est d’ailleurs le seul auteur qu’il cite dans son célèbre essai. Considérant l’école obligatoire, la scolarité prolongée et la course aux diplômes comme autant de « dévotions rituelles » et critiquant le processus de scolarisation, le philosophe iconoclaste (titulaire de plusieurs doctorats, en histoire, philosophie, droit canon et théologie) ne supportait pas l’image et le statut de l’enfant dans nos sociétés modernes : « j’ai rejeté complètement l’idée de l’enfance et en particulier celle du petit enfant malheureux et souffrant

70 Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Gallimard, 1975, p. 143.

71 Philippe Ariès, *L’enfant et la vie familiale*, *op. cit.*, p. 281.

72 Cf. David Cayley, *Entretiens avec Ivan Illich*, Éd. Bellarmin, 2001, p. 112.

du XIX^e siècle. Ariès m'a fait comprendre que, dans ce sens, l'enfant est une construction idéologique moderne »⁷³. Dans son best-seller *Une société sans école*, il utilise notamment le modèle d'Ariès — et par là même le popularise — pour montrer que l'école n'a pas toujours eu le monopole de l'enseignement, à l'origine de ce statut si spécifique qu'est l'enfance : « S'il n'y avait pas d'âge spécifique et défini par la loi, ni de système scolaire obligatoire, "l'enfance" n'aurait plus cours. [...] On ne saurait conserver plus longtemps cette séparation tranchée entre une société adulte et un milieu scolaire qui tourne la réalité en dérision »⁷⁴.

3 – Une historiographie qui relativise l'institution scolaire

La collusion de circonstance, au cours des années 1970, entre Foucault, Illich et Ariès eut un effet démultiplicateur sur le modèle interprétatif de l'enfance que l'historien put décliner et enrichir à foison dans différentes revues, à l'aune de la « privatisation » de la vie familiale. Au-delà des domaines des sciences humaines déjà évoqués, ce modèle oriente toute une historiographie dont l'ouvrage de synthèse de Maurice Crubellier (1912-2002), *L'enfance et la jeunesse dans la société française 1800-1950*, qui constitue tout à la fois un état des lieux de la question et un témoignage sur l'influence culturelle de ce courant dirigé contre les institutions, comme le montre l'auteur dès l'introduction : « Tel est donc le premier but de ce livre : relativiser l'institution scolaire, la donner pour ce qu'elle a été, la création d'un temps et d'une société, ni un idéal, ni un absolu, une solution parmi d'autres possibles que révèlent l'histoire et l'ethnologie »⁷⁵. De manière assez significative, la bibliographie qui accompagne le chapitre introductif, placé sous l'autorité de Philippe Ariès, propose comme lectures complémentaires sous le titre « Critiques de l'école », l'association de noms suivante⁷⁶ : Ivan Illich, Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron pour *La reproduction*, Christian Baudelot et Robert Establet, pour *L'école capitaliste en France* et enfin Michel Foucault, *Surveiller et punir*. Bien sûr, pas plus que dans le cas Foucault/Ariès, les points de départ ne sont identiques entre l'auteur de *L'enfant et la vie familiale* et les grandes figures de la sociologie de

73 *Ibid.*, p. 113.

74 Ivan Illich, *Une société sans école*, Seuil, 1971, p. 55.

75 Maurice Crubellier, *L'enfance et la jeunesse dans la société française 1800-1950*, A. Colin, 1979, p. 7.

76 *Ibid.*, p. 19.

l'éducation. Dans son évocation de la révolution éducative, liée au sentiment nouveau pour l'enfant, Philippe Ariès insiste sur le rôle joué par la bourgeoisie du XIX^e siècle qui impose de manière unilatérale et « tyrannique » une culture scolaire, écrite, savante dans le cadre de l'école, phénomène qu'il présente comme une forme d'acculturation des couches populaires. Et l'historien d'opposer, avec une pointe de nostalgie, à une culture d'Ancien Régime qui était « métissée, faite d'échanges entre l'oralité et l'écriture », celle du monde actuel des techniques où triomphe « L'empire de l'écriture, des formes plus complètes d'alphabétisation que sont les techniques de communication de masse et de l'audiovisuel »⁷⁷.

L'analyse historique d'Ariès a pu servir de boîte à outils pour nombre de sociologues, expliquant que l'école reproduit les inégalités sociales à travers des méthodes et des contenus d'enseignement qui valorisent de fait une forme de culture spécifique aux classes dominantes et, de manière plus large, alimenter les critiques visant à démontrer que les systèmes scolaires contribuent à l'aliénation des classes populaires⁷⁸. À la frontière de l'histoire et de la sociologie, autour des problématiques nouvelles liées à l'institution scolaire, sont alors défrichés des terrains nouveaux, autour des conditions dans lesquelles se transmettent les formes du savoir. Publiée en 1977 aux éditions de Minuit, dans la fameuse collection fondée par Pierre Bourdieu, « Le sens commun », la vaste enquête de François Furet et Jacques Ozouf, *Lire et écrire*, retrace l'histoire de l'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry, c'est-à-dire avant que la III^e République n'institutionnalise l'école. Démontrant que « l'instruction est répandue à travers des circuits qui ne sont pas institutionnalisés », les deux auteurs invitent « à ne pas fétichiser le rôle de l'école et à ne pas lui subordonner toute l'histoire de l'alphabétisation »⁷⁹. Directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales à partir de 1966, François Furet qui y anima un séminaire sur l'histoire de l'enseignement à la fin des années soixante et qui fut probablement l'un des premiers lecteurs de *L'enfant et la vie familiale*

77 P. Ariès, *Erasme, La civilité puérile*, Ramsay, 1977, p. XIX.

78 Cf. Edwy Plenel, *La République inachevée. L'État et l'École en France*, Stock, 1997, p. 231.

79 François Furet, Jacques Ozouf, *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, Éd. de Minuit, 1977, p. 81. Cf. aussi Roger Chartier, Dominique Julia, Marie-Madeleine Compère, *L'éducation en France du XVI^e au XVIII^e siècle* Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1976 - *La Nouvelle histoire*, Paris, Retz, 1978.

dans sa version originale de 1960⁸⁰, a été l'un des artisans de la candidature de l'historien à l'EHESS en 1978.

V – Un ouvrage pour les acteurs sociaux

1 – Philippe Ariès, vulgarisateur de terrain

L'une des raisons qui expliquent la force du modèle interprétatif de l'enfance de Philippe Ariès tient dans une large mesure à sa diffusion, au-delà des sciences humaines, chez les acteurs sociaux qui contribuent donc à le faire connaître. Une situation qui découle de la volonté de l'historien de ne pas faire de l'histoire gratuitement, comme il l'a écrit dans la préface *L'enfant et la vie familiale* de 1960 jamais rééditée : « il ne s'agit ici pas d'une recherche gratuite sur la société d'Ancien régime »⁸¹. Ce n'est pas par hasard qu'il entreprend l'histoire des relations entre l'enfant et la famille, dans le contexte de profonde croissance démographique du baby-boom, en relation avec l'Institut national d'étude démographique. Non pas qu'il travaille pour l'INED⁸², avec lequel il n'eut jamais aucun lien organique, mais Philippe Ariès est imprégné par les problématiques et surtout par la culture pratique de cet institut dont la mission consiste à mieux faire connaître toutes les questions liées à la démographie par des enquêtes de terrain. Après la publication, en 1948, de son *Histoire des populations françaises*, l'historien est contacté, sur les conseils d'Alfred Sauvy, par Louis Chevalier qui a rendu compte de l'ouvrage de Philippe Ariès dans *Population* afin qu'il rédige un article dans la revue de l'INED. Il y livre plusieurs contributions sur les attitudes devant la vie et sur la contraception. L'INED qui joue un rôle essentiel dans l'affirmation de la démographie historique sous l'impulsion de Louis Henry est alors la seule institution, avec l'Académie des sciences morales et politiques, à manifester un intérêt pour les thèses pionnières de l'historien, habituant celui-ci à travailler avec des experts de terrain et des spécialistes issus de toutes les disciplines des sciences humaines. Son intime conviction d'éditeur qui, dans sa collection chez Plon, le portait à « s'adresser au grand public, sans compiler ni émonder les travaux les plus savants »⁸³,

80 Cf. lettre de François Furet à Philippe Ariès, 22 novembre 1973 (Arch. nat., fonds Philippe Ariès).

81 P. Ariès, *L'enfant et la vie familiale...*, op. cit., p. I.

82 Sur l'INED, créé en 1945 à l'initiative du pédiatre Robert Debré (1882-1978) et longtemps dirigée par Alfred Sauvy qui favorisa les recherches d'Ariès, cf. Alain Girard, *L'Institut national d'études démographiques. Histoire et développement*, INED, 1986.

83 Texte de présentation de sa collection « Civilisations d'hier et d'aujourd'hui ».

sa pratique du journalisme polémique qu'il utilisait très souvent comme une tribune pour faire connaître des travaux savants ainsi que son quotidien professionnel au contact d'experts de la documentation contribuèrent à faire de Philippe Ariès un authentique vulgarisateur.

Tout au long des années soixante, Philippe Ariès multiplie les interventions et conférences, afin de lutter contre l'idée, communément admise, selon laquelle la famille aurait conservé jusqu'à nos jours son caractère patriarcal, autoritaire, aliénant. En 1972, lors d'une session des Semaines sociales de France, il n'hésite pas à présenter son intervention « comme nécessaire et urgente », comme celle « d'un médecin des cas graves »⁸⁴, dans la mesure où sa démarche permet de se situer dans la longue durée : « L'histoire permet de mettre à leur place, dans une série, les faits que les observateurs contemporains, qui les vivent, ont tendance à croire uniques et extraordinaires. En les reliant aux faits de la série reconstituée, l'historien les dédramatise, et il leur donne un sens plus clair »⁸⁵. Jusqu'à la fin de sa vie, l'historien sut garder ce contact avec les acteurs sociaux aux statuts les plus différents et fut perçu comme tel. Ainsi, la revue *Informations sociales*, créée en 1946 et éditée par la Caisse nationale des allocations familiales (CNAF), qui se présente comme un outil de réflexion et d'information pour les praticiens du social, lui a-t-elle consacré, en 1999, une notice biographique le présentant comme « mondialement connu pour sa thèse de l'indifférence médiévale envers les enfants et pour ses travaux sur les attitudes devant la mort »⁸⁶. La politique éditoriale de cette revue vise à sélectionner une « pensée marquante dont les propositions et les analyses ont été discutées par les acteurs du social (au sens très large) et traduites dans des politiques, des mesures, des dispositifs ».

2 – À l'écoute de la demande sociale

La souplesse de son modèle de l'enfance permit à l'historien de l'adapter à la fois en fonction de l'évolution de l'historiographie et sous la pression de la demande sociale. Sous la direction du Docteur Michel Soulé, acteur de premier plan dans la création et le développement de la psychiatrie infantile française, il s'interrogea, lors d'une journée scientifique du Centre de guidance infantile

84 P. Ariès, « D'hier à aujourd'hui, d'une civilisation à l'autre », *Couples et familles dans la société d'aujourd'hui*, op. cit., p 118.

85 *Ibid.*

86 « Philippe Ariès (1914-1984) », dans *Informations sociales*, n° 79, 1999.

de l'Institut de puériculture de Paris, centrée sur « Les grands parents dans la dynamique psychique de l'enfant », sur l'évolution des relations entre les enfants et les vieillards depuis le Moyen Âge : « Ils vont devenir l'un et l'autre des éléments de l'unité familiale. Ils vont être retirés du monde bigarré de la communauté pour appartenir au monde monochrome de l'unité familiale »⁸⁷. Les professionnels de la petite enfance ont beaucoup utilisé les thèses de Philippe Ariès pour comprendre les conditions de l'apparition du sentiment de l'enfance⁸⁸ et de l'amour maternel dont l'histoire fut médiatisée par la philosophe Élisabeth Badinter, dans un ouvrage très diffusé *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel, XVII^e-XX^e siècle* (1982).

Enfin, ultime avatar du modèle, le thème cher à Philippe Ariès à la fin de sa vie qui avait entrepris le vaste chantier sur la vie privée, celui de la privatisation de la famille, problématique qui le conduisit à évoquer, en 1980, à Montréal, dans le cadre d'un congrès international sur l'enfance exceptionnelle, « l'environnement urbain : l'enfant hors de la famille dans la cité ». Reliant la montée en puissance de la vie privée comme manifestation de la rétraction de la sociabilité avec le développement du sentiment de la famille, l'historien montre comment l'enfant, d'abord celui de la bourgeoisie, puis surtout celui issu des familles populaires, a été retiré de la rue sous la double pression des familles et de l'école. Où l'on retrouve une vision nostalgique de la ville ancienne dans laquelle l'enfant occupait la rue : « Elle a bien existé, cette ville où les enfants vivaient et circulaient, les uns hors de leurs familles, les autres sans. Cette ville, les organisateurs, les hommes de l'ordre et de la sécurité, l'ont longtemps regardée avec inquiétude, comme source de dangers ». « Cette ville nous l'avons perdue ; quand et pourquoi ? Ce qui l'a remplacée n'est pas une autre ville, c'est la non-ville, l'anti-ville intégralement privatisée »⁸⁹. Toujours à l'affût des processus de socialisation ou de désocialisation, l'historien envisageait juste avant de mourir de défricher le thème de l'enfance délinquante, celle qui échappe à

87 P. Ariès, « Les grands parents dans notre société », dans Michel Soulé, *Les grands-parents dans la dynamique psychique de l'enfant*, ESF, 1979, p. 16. Voir aussi comment l'historien intègre la figure du père dans son modèle : P. Ariès, « Le père autrefois », dans *Les pères aujourd'hui*, Institut national d'études démographiques, 1982.

88 Cf. par exemple, *Revue de la petite enfance*, n° 56, 1995. De nombreux sites ou blogs d'éducateurs proposent des résumés de *L'enfant et la vie familiale*.

89 P. Ariès, « L'environnement urbain : l'enfant hors de la famille dans la cité », texte repris sous le titre « L'enfant et la rue, de la ville à l'anti-ville » dans P. Ariès, *Essais de mémoire 1943-1983, op. cit.*, p. 234. Cf. aussi P. Ariès, « L'enfance écartée », dans *Autrement*, n° 22, novembre 1979.

l'autorité de l'Etat⁹⁰, dans la perspective des travaux de Louis Chevalier dont il avait édité, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle* (Plon, 1958).

S'il conviendrait, dans un autre article, d'étudier l'utilisation et la réception du modèle interprétatif de l'enfance de Philippe Ariès en dehors de la France, le cas français montre, qu'au-delà des limites soulignées par les historiens, les thèses de *L'enfant et la vie familiale* restent opérationnelles. En montrant que l'enfant est une construction sociale récente⁹¹, elles ont permis de donner une place à l'enfant dans l'histoire et les sciences sociales. Dans une société modelée par la culture scolaire ou « l'inflation scolaire »⁹² — pour reprendre l'expression de la sociologue Marie Duru-Bellat —, dans laquelle le statut de l'enfant ne peut être pensé en dehors de l'école, le parti pris de la longue durée choisi par Philippe Ariès pour analyser la montée en puissance du sentiment familial reste une entrée pertinente pour comprendre cette « mutation anthropologique »⁹³ que constitue la naissance de « l'enfant du désir » tel qu'il s'affirme depuis une trentaine d'années avec la révolution des conditions de la procréation. Lesquelles ne sont que l'ultime avatar de cette « révolution de la contraception » du XIX^e siècle qui avait tant frappé le démographe Philippe Ariès dans son *Histoire des populations françaises*.

Guillaume GROS

Université Toulouse 2-Le Mirail,

FRAMESPA-GRHI

gros@free.fr

90 Cf. sur ce thème, l'intervention de Charles Daney, « Philippe Ariès face à l'enfant et l'enfant délinquant en particulier », Journée d'étude « Autour de Philippe Ariès », 27 mai 2009, Toulouse. À paraître au printemps 2010 dans les *Cahiers d'histoire immédiate*. Cf. sur ce sujet Philippe Meyer, *L'enfant et la raison d'État*, Seuil, 1977.

91 Cf. Jean-Claude Ruano-Borbalan, « L'invention de l'enfance : à propos de *L'enfant et la vie familiale* », dans J.-C. Ruano-Borbalan (dir.), *L'histoire aujourd'hui*, Éd. Sciences Humaines, 1999, p. 195-198.

92 Cf. Marie Duru-Bellat, *L'inflation scolaire. Les désillusions de la méritocratie*, Seuil, 2006, coll. « La République des idées ».

93 Marcel Gauchet, « La redéfinition des âges de la vie », dans *Le Débat*, dossier « L'enfant-problème », novembre-décembre, 2004, n° 132, p. 28.